

Un flâneur, rue Notre-Dame

Gilles Marcotte

Ville, texte, pensée : le XIX^e siècle, de Montréal à Paris
Volume 27, numéro 3, hiver 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035855ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035855ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1991). Un flâneur, rue Notre-Dame. *Études françaises*, 27 (3), 27–36.
<https://doi.org/10.7202/035855ar>

Un flâneur, rue Notre-Dame

GILLES MARCOTTE

Un des textes les plus intéressants qui aient été écrits sur Montréal au XIX^e siècle est une chronique d'Hector Fabre, qui date de 1862; elle a pour titre et pour sujet «la vieille rue Notre-Dame¹». Vieille, elle l'est en effet, la rue Notre-Dame, car elle existe, avec quelques voisines un peu moins nobles, depuis le Régime français, et elle a conservé ce nom marial qui l'associe à la Ville-Marie des origines, elle-même disparue (onomastiquement) depuis le début du XVIII^e siècle. Dans la plupart des romans et récits du siècle, toutefois, elle n'occupe pas la place que devraient peut-être lui mériter ses titres d'ancienneté et de noblesse. On ne la rencontre que deux ou trois fois dans le premier roman véritablement montréalais de notre littérature, *Une de perdue, deux de trouvées*², de Boucher de Boucherville; le romancier y loge un personnage secondaire, et envoie tout juste son héros, Monsieur de Saint-Just, y faire une promenade roborative. Écrivant un roman d'aventures, un roman d'actualité, Boucher de Boucherville devait plutôt

1. Hector Fabre, *Chroniques* (1877), Montréal, Guérin, 1980, pp. 67-72.

2. Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées* (1849-1865), Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, « Textes et documents littéraires », 1973.

s'attarder dans une rue de crimes et de conflits, la rue du faubourg Saint-Laurent, avec ses deux grandes tavernes, l'une pour les bourgeois et l'autre pour les petites gens. D'autre part, on notera que si la rue Notre-Dame est dite « vieille » par Hector Fabre, c'est aussi pour l'opposer à la neuve, la Notre-Dame moderne, celle où Auguste Fortier, dans *les Mystères de Montréal*³, situera un club d'hommes d'affaires et de financiers, le « London Club » ; ou encore, dans une nouvelle de Benjamin Sulte⁴, la rue Notre-Dame où Édouard Godin, Rastignac au petit pied venu tenter sa chance à Montréal, regarde « avec surprise les riches devantures des magasins ». Cette rue-là, la moderne, pourrait à la rigueur ne pas s'appeler Notre-Dame ; elle n'a aucun rapport avec les raisons qui lui donnèrent son nom. Quand Édouard Godin la quitte pour se rendre rue Saint-Paul, le changement est à peine perceptible : une rue en vaut une autre. Dans les romans montréalais de la deuxième moitié du XIX^e siècle, on trouve presque toujours une rue qui résume la ville, la signifie métonymiquement : pour *Une de perdue, deux de trouvées*, nous l'avons vu, c'est la rue du faubourg Saint-Laurent ; dans *les Mystères de Montréal* de Henri-Émile Chevalier, la rue Sanguinet, où se trament les opérations louches ; dans *les Mystères* d'Hector Berthelot⁵ — car il y a une abondance de *Mystères de Montréal* à cette époque —, ce sera la rue Dorchester ; dans *les Mysteries of Montreal*⁶ de Charlotte Führer, comme dans la nouvelle de Madame Leprohon, « Clive Weston's Wedding Anniversary »⁷, la belle, l'élégante rue Sherbrooke. Nulle part, dans aucun récit de quelque importance, la rue Notre-Dame ne joue ce rôle central.

Peut-être, pour des raisons qui apparaîtront plus loin, ne pouvait-elle être pleinement elle-même, correspondre vraiment à son nom que dans le genre ambigu de la chronique, mi-reportage mi-récit, exercice d'observation en même temps qu'effusion personnelle. Qu'est-ce que cela veut dire, à l'époque où écrit Hector Fabre, c'est-à-dire à peu près au milieu du siècle, parler de la rue Notre-Dame ? C'est d'abord parler d'une nostalgie, d'une disparition : « la rue Notre-

3. Auguste Fortier, *les Mystères de Montréal*, Montréal, Cie d'imprimerie Desaulniers, 1893.

4. Benjamin Sulte, « Une récompense honnête », dans *la Revue canadienne*, janvier 1894, pp. 19-29.

5. Hector Berthelot, *les Mystères de Montréal*, Montréal, Imprimerie A.P. Pigeon, 1901.

6. Charlotte Führer, *The Mysteries of Montreal*, Montréal, Lovell, 1881.

7. Mrs Leprohon, « Clive Weston's Wedding Anniversary », dans *The Canadian Monthly and National Review*, Toronto, August and September 1872.

Dame, écrit Fabre, se dépouille de sa vieille physionomie, la rue Notre-Dame des anciens jours s'en va rapidement. Elle n'est plus étroite et resserrée sur tout son parcours; le chemin de fer urbain augmente le nombre des passants, trouble les conciliabules des flâneurs au coin des rues, et leur donne le scandale de la vitesse ». L'auteur suggère même, en parodiant le mot célèbre de Nodier, qu'elle serait presque aussi ancienne et menacée de disparition qu'une légende: « Saisissons, dit-il, quelques traits de la vieille rue avant qu'ils ne s'altèrent! Consacrons-lui une chronique en attendant l'histoire! Qui aurait plus le droit d'en parler que celui qui l'a beaucoup aimée! » Il est vrai que durant ces années — les années cinquante et soixante —, la ville de Montréal se transforme de manière assez brutale; à l'américaine, dirions-nous, si nous ne pensions aux énormes travaux dirigés par le baron Haussmann à Paris au milieu du siècle. Entre 1845 et 1870, la population montréalaise fait plus que doubler, passant de cinquante mille à cent sept mille habitants, et durant plusieurs de ces années la majorité est anglophone. Les grands travaux de toutes sortes, animés par les entrepreneurs anglais et écossais, se multiplient. Ils succèdent, pour ainsi dire, aux hostilités inter-ethniques, mais provoquent peut-être un dérangement plus profond. Quelques années après Fabre, un autre chroniqueur, Arthur Buies, fera état, en évoquant les hôtels du Vieux-Montréal, d'une perte semblable: « Ah! le bon vieux temps! s'exclamait-il. Et qui donc eût pu soupçonner alors qu'une ville canadienne pût devenir, en vingt-cinq ans, une des grandes métropoles du continent américain⁸ »?... Dans le chantier qu'est Montréal à cette époque, la nostalgie semble offrir à l'esprit une planche de salut. Et même, on serait tenté de penser qu'en évoquant la « vieille rue Notre-Dame », Hector Fabre — comme son collègue Arthur Buies — pratique une pensée du retour qui n'est pas sans rapport avec les efforts déployés par l'historiographie du temps pour redorer le bilan de Ville-Marie et lui donner un rôle majeur dans notre destinée nationale, et avec ceux de Monseigneur Bourget pour faire de Ville-Marie le modèle moral et religieux du Montréal moderne⁹.

Mais la nostalgie fabrienne n'a que les apparences d'un passéisme, d'un conservatisme. Elle est, en réalité, le mode de

8. Laurent Mailhot, *Anthologie d'Arthur Buies*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, « Textes et documents littéraires », 1978, p. 98.

9. À titre d'exemple: « Montréal doit être donc une cité catholique: telle est sa vocation, que Dieu manifestera par les intentions de ses dignes fondateurs, et par la persuasion providentielle des peuples voisins » (Hyacinthe Rouxel, cité par Marcel Lajeunesse, *les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1982, p. 106).

perception le plus exact de la modernité urbaine. Le texte de la ville, au XIX^e siècle, ne peut être que nostalgique, dans la mesure où la nostalgie signifie un partage, un déchirement entre deux postulations (pour parler baudelairien), entre le rêve de durée, de permanence que signifie l'écriture et une vision historique de la ville qui la condamne au renouvellement sans fin, à l'innovation et à la destruction. La ville aimée, la ville parlée, dans une telle perspective, est nécessairement la ville du passé. La nostalgie ne fuit pas la ville moderne, au contraire elle la crée textuellement, elle lui donne forme dans l'imaginaire. Comme aussi, d'ailleurs, cet autre sentiment négatif, la mélancolie, thème essentiel du seul poème véritablement urbain que nous ait laissé le XIX^e siècle québécois, « Un soir dans la cité » de Joseph Prudhomme :

De loin en loin des flambeaux brillent,
 La foule marche à leur lueur ;
 Leurs fronts confusément oscillent
 Comme la rame du pêcheur,
 Et l'on entend une voix sourde,
 Un bruissement répété,
 Parcourir comme une onde lourde
 Les artères de la cité !

Pourquoi suis-je mélancolique
 Devant ces spectacles divers ?
 Pourquoi mon âme, autrefois pacifique,
 Se sent-elle battre ainsi qu'un flot des mers¹⁰ ?

La mélancolie toute baudelairienne d'Eustache Prudhomme — en fait, son poème, qui est fort long, n'est qu'une adaptation locale de la thématique de Baudelaire — et la nostalgie d'Hector Fabre sont moins des sentiments personnels que la reconnaissance du caractère contradictoire de la réalité urbaine. La ville du XIX^e siècle est nostalgie, mélancolie — ou utopie, projection dans un futur idyllique : Baudelaire ou Fourier. Elle cesse ainsi d'être « ville natale », comme le dit Walter Benjamin en commentant les *Tableaux parisiens* de Baudelaire, pour devenir « un théâtre et un pays étrangers¹¹ ». Hector Fabre connaît la rue Notre-Dame, connaît

10. Eustache Prudhomme, « Un soir dans la cité » (1866), dans John Hare, *Anthologie de la poésie québécoise du XIX^e siècle (1790-1890)*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, « Textes et documents littéraires », 1979, pp. 327-332.

11. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire, Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Préface et traduction de Jean Lacoste, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 1982, p. 228.

la ville dans son mouvement, sa précarité, sa « caducité¹² » dirait Benjamin, par le sentiment de perte qu'elle fait naître en lui. Habiter une ville, c'est la perdre, ne jamais cesser de la perdre. À cet égard, Montréal ne diffère pas de Paris. Ville naissante, sans prétention métropolitaine, ville en chantier plutôt que ville accomplie, elle peut dire cependant, avec le grand poète de l'urbanité moderne : « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans¹³. » Le langage de la ville et celui de la nation, sur ce point, se contredisent absolument. Le second, par la bouche de l'abbé Casgrain, oppose à un monde « vieilli », au monde européen, « une patrie neuve, » [...] un peuple jeune et plein de sève¹⁴ » ; on connaît le cliché. Le langage de la ville est, au contraire et d'entrée de jeu, chargé d'expériences et d'années. Tel est le paradoxe de la ville américaine, de la ville du Nouveau Monde : nouvelle, et portant les signes extérieurs les plus évidents de la nouveauté, elle entre dans la carrière à une époque de changement permanent où la nouveauté même parle sans arrêt de ce qui se perd.

Au thème de la perte s'associe, dans la chronique d'Hector Fabre, le thème également baudelairien, également moderne, du flâneur :

Il y a dix ans que je fus admis à flâner dans la rue Notre-Dame et à étudier le Droit. De ces deux professions que j'embrassais avec une inégale ardeur, il en est une au moins dont j'ai pratiqué tous les faciles devoirs avec une consciencieuse fidélité. Dans l'une, j'ai été clerc, et clerc médiocre, lisant Pothier lorsque c'était la prose légale de mes patrons que je devais transcrire de ma moins mauvaise écriture, et lisant Chateaubriand lorsque je devais lire Pothier ; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour. À première vue, j'ai adopté la rue Notre-Dame, et la rue Notre-Dame m'a adopté. Tous les jours, beau temps, mauvais temps, pluie, neige, le 2 décembre comme le 24 février, le 24 mai comme le 24 juin, je n'ai pas failli à la tentation, au devoir, de me promener rue Notre-Dame, de quatre heures à cinq.

L'association de ces deux thèmes, celui de la caducité urbaine et celui de la flânerie, n'est pas fortuite. « La rue, dit Walter Benjamin, conduit celui qui flâne vers un temps

12. *Ibid.*, p. 231.

13. Charles Baudelaire, « Spleen », dans *Œuvres complètes*. Édition Y.-G. Le Dantec et Claude Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, p. 69.

14. Henri-Raymond Casgrain, « Le mouvement littéraire au Canada » (1866), dans René Dionne, *la Patrie littéraire*, volume II de l'*Anthologie de la littérature québécoise*, sous la direction de Gilles Marcotte, Montréal, La Presse, 1978, p. 310.

révolu. Pour lui, chaque rue est en pente, et mène, sinon vers les Mères, du moins dans un passé qui peut être d'autant plus envoûtant qu'il n'est pas son propre passé, son passé privé. [...] Ses pas éveillent un écho étonnant dans l'asphalte sur lequel il marche. La lumière du gaz qui tombe sur le carrelage éclaire d'une lumière équivoque ce double sol¹⁵. Le flâneur n'est jamais tout à fait ni dans le moment présent, ni dans le lieu concret où il se trouve. Il est, dit encore Benjamin, l'homme des «lointains¹⁶», des décalages, de la non-coïncidence, du «double sol». Il est toujours en train de se perdre, dans les rues, dans la foule, dans le temps. Hector Fabre ajoutera même, fondant les deux thèmes en un seul, que le «flâneur moderne» est en état de perte par rapport à une image ancienne de lui-même : «il est moins original, dit-il, moins gai surtout».

Il y a donc, dans la chronique d'Hector Fabre, deux sortes de flâneurs : le flâneur du passé, qui serait le type idéal, et le «flâneur moderne», qui serait... le vrai flâneur. Cette distinction, on le voit, n'est pas d'une netteté parfaite ; elle introduit une confusion, elle produit un brouillage qui suggère peut-être la difficulté d'introduire la thématique du flâneur dans la réalité montréalaise du XIX^e siècle. En fait, le flâneur du passé n'est pas un vrai flâneur ; il appartient plutôt au type du badaud, tel que le définit Victor Fournel, cité par Benjamin, c'est-à-dire une personnalité «absorbée par le monde extérieur [...] qui le frappe jusqu'à l'enivrement et l'extase¹⁷». C'est pourquoi les «flâneurs du passé», chez Fabre, sont toujours à l'affût des nouvelles : «Ils savent où l'on danse ce soir, où l'on mourra demain : ils connaissent le chiffre des faillites, l'heure des enterrements, la date des mariages, l'âge et la parenté des trois quarts de la population, le plan et le coût des maisons qui se construisent, la série des propriétaires et locataires de chaque logis.» Ces «flâneurs du passé», d'une part, appartiennent à l'histoire en tant qu'elle est attestation de l'origine, ils ont la gaieté, la fraîcheur de ce qui commence ; et d'autre part, en tant que proto-journalistes pour ainsi dire, ils font eux-mêmes de l'histoire en ce qu'ils sont porteurs de parole, porteurs de récit : «ils s'en vont par la ville répandant le récit», dit Fabre. Le flâneur du passé est ainsi l'homme de l'origine, de l'histoire, de la parole pleine, de l'unité («La ville n'avait alors qu'une rue, la rue Notre-Dame»), et à ce titre non seulement il se distingue du «flâneur moderne»,

15. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le Livre des passages*. Traduction de Jean Lacoste, Paris, les Éditions du Cerf, 1989, p. 434.

16. Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, p. 438.

17. *Ibid.*, p. 447.

tel que nous l'avons brièvement esquissé tout à l'heure, mais il en est le contraire.

Ce type de flâneur est véritablement passé, car on ne le voit presque plus rue Notre-Dame. Il a quasiment rompu avec la ville, il s'est mis au vert. « Il y a encore quelques flâneurs du passé, écrit Fabre, mais ils flânent peu dans la rue Notre-Dame. Ils ne font qu'y passer. Comme ils se promènent surtout pour leur santé, ils vont chercher le grand air dans les grands chemins, aux environs de la Montagne. » Ce retour à la nature ne laisse-t-il pas entendre qu'au fond, le flâneur du passé ne l'a jamais véritablement quittée, qu'elle est, plutôt que la ville, *sa vraie nature*? Malgré la nostalgie fabrienne d'une ancienne gaieté, ou plutôt à cause d'elle, les « flâneurs du passé » ne sauraient légitimement prétendre au titre de flâneurs, ils n'ont pas conclu avec les rues, avec le labyrinthe urbain ce contrat passionné, sans résiliation possible, qui définit le « flâneur moderne ». Celui-ci vit de la rue et n'a cure, n'aura jamais cure de l'air pur et des charmes de la nature. À l'opposé de son prédécesseur, qui incarnait un rêve d'unité, le « flâneur moderne » est pluriel, divers. « Le flâneur moderne de la rue Notre-Dame, écrit Fabre, est un être multiple. Les variétés abondent. » Et Fabre d'énumérer — comme tel entomologiste célèbre *qui n'est pas son oncle* —, par ordre de noblesse décroissante : le flâneur cosmopolite », c'est-à-dire le flâneur essentiel, celui qui ne vit que de flâner ; le « flâneur timide », le « flâneur d'occasion », les « flâneurs de contrebande », et enfin, tout au fond du panier, le « faux flâneur », celui qui n'est peut-être en réalité qu'un « passant » déguisé. Non seulement le « flâneur moderne » est-il divers, pluriel, mais encore il s'épanouit pour ainsi dire dans le pluriel, dans le quantitatif : « Plus il y a de passants, de passantes, plus il y a de spectacles, plus il est joyeux. » À la qualité de vie qui, évidemment, appartient toujours au passé, le « flâneur moderne » oppose la quantité de vie. On notera le caractère scandaleux d'une telle proposition, qui n'est pas sans rappeler indirectement, cela va sans dire — la « sainte prostitution¹⁸ » dont parle Baudelaire. Le discours normal et normatif sur la ville, bien qu'il reconnaisse inévitablement la diversité, la pluralité urbaines, ne peut que vouloir les réduire. Le propos du flâneur, par contre, est de l'accepter sans réserve, de s'y vautrer.

18. « Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe » (Baudelaire, *Œuvres complètes*, p. 244).

Parmi les espèces de flâneurs énumérées par Hector Fabre, il en est une, la première, qui doit retenir particulièrement notre attention, à l'exclusion de toutes les autres qui ne semblent être là que pour faire nombre. Qu'est-ce qu'un « flâneur cosmopolite » ? L'objectif est moins bizarre, dans les circonstances, qu'ambitieux. Hector Fabre a passé les vingt-cinq dernières années de sa vie à Paris, à titre de Commissaire général du Canada, et il a sans doute lu Balzac : « Il faut n'avoir ni foyer, ni patrie, écrivait Balzac dans *la Recherche de l'absolu*, pour rester à Paris. Paris est la ville du cosmopolite ou des hommes qui ont épousé le monde¹⁹... » Le flâneur a fait de la ville même son monde, et la ville ainsi conçue n'accepte pas de se laisser borner par quelque frontière que ce soit, et surtout par les nationales. Flâner rue Notre-Dame, c'est porter la contradiction de l'universel, du divers, au sein même de ce qui, par son nom, évoque essentiellement l'original, l'originel. C'est aussi, dans ce nom qui évoque la mission, la vocation de la Nouvelle-France, porter la contradiction de la gratuité, de l'absence de mission. Le « flâneur moderne », n'ayant, dit Fabre, « d'autre but que la flânerie », esthétise la ville en la soustrayant à toute fonction autre que de contemplation, de jouissance. C'est ainsi que la ville entre en littérature ; dans la littérature, précisons-le, telle qu'elle se conçoit au XIX^e siècle, dégagée (en désir) des obligations que voudraient lui assigner l'histoire, la nation, l'économie.

Mais au moment même où nous nous croyons arrivés pour de bon dans la modernité, celle du texte et celle de la ville, une étrange dissonance se fait entendre. Le flâneur absolu, celui que Fabre appelle le « type suprême », celui qui « flâne partout où il se trouve », tout à coup se dérobe et devient à son tour un « ancien flâneur », un flâneur exilé cette fois. « Je connais, écrit Fabre, un ancien flâneur de la rue Notre-Dame, proscrit de sa patrie par les nécessités de l'existence, qui, dans le petit village où il est exilé, ne manque jamais au devoir de flâner avant le coucher du soleil : il se promène dans la seule rue de son village, entre quatre ou cinq maisons qui la bordent, et les ménagères de ces maisons règlent leurs pendules sur lui. » Dans cette digression apparemment anodine mais comme par inadvertance chargée du sens le plus lourd, le « flâneur moderne », celui qui allait accomplir le mariage de Montréal et du Siècle, se découvre privé de ville, exilé, réduit au village : un fou, en somme, mimant là où il ne faut pas les gestes de la grande ville, de la

19. Balzac, *la Comédie humaine*, Paris, Éditions du Seuil, « L'intégrale », 1966, t. 6, p. 619.

métropole. Aussi bien, comment ne pas conclure, avec Hector Fabre et malgré Hector Fabre, à l'impossibilité de flâner rue Notre-Dame? Comment ne pas penser que dans cette ville, Montréal, le texte moderne et la ville, sur le point de se joindre, sont séparés par quelque empêchement insurmontable? Aucun des deux flâneurs dont parle Hector Fabre ne se trouve vraiment rue Notre-Dame, *en ville* : le premier, celui du passé, fréquente le mont Royal en compagnie, si l'on peut dire, du découvreur Jacques Cartier; le second, le « flâneur moderne », arpente à heures fixes la rue principale (qui s'appelle peut-être Notre-Dame) d'un village. Un rendez-vous a été manqué, entre l'écriture, le siècle et Montréal. Je ne dis pas que l'entrée de Montréal dans le texte moderne, au moment même de son invention, aurait été une bénédiction; les grâces de la modernité sont équivoques, et Walter Benjamin a même parlé d'un « temps de l'enfer²⁰ » à ce propos, pensant peut-être à Rimbaud. D'autre part, le rendez-vous n'a pas été complètement manqué, comme en témoignent non seulement la chronique d'Hector Fabre mais beaucoup d'autres textes de l'époque. Montréal a vécu dans le Siècle, parmi les enjeux du Siècle, mais sans le savoir très bien, en catimini, avec malaise, en ne l'avouant que dans le demi-genre de la chronique ou dans les terrains vagues de la littérature populaire, tandis que sa littérature officielle accumulait les discours de distribution de prix si chers au comte de Lauréamont ou à son pseudonyme Isidore Ducasse. Il nous reste, de ces diverses manœuvres, le sentiment d'un manque, une difficulté à croire à la réalité textuelle de Montréal. Jean Borie a parlé du XIX^e siècle comme d'un « siècle démodé » : « Le démodé, écrit-il, est ce qu'on en commun les êtres et les choses que nous ne voulons plus être, et que pourtant nous sommes obligés de reconnaître comme constitutifs de notre identité²¹. » Il semble que nous soyons privés d'un Montréal « démodé », d'un Montréal façon XIX^e siècle avec lequel nous aurions maille à partir, qui serait notre père à la fois incontestable et détesté. J'ai travaillé pendant quelques années rue Notre-Dame. On n'y flânait guère, et la nostalgie, malgré l'église que l'on sait et le Château Ramezay, n'y fleurissait pas. À l'égard de cette rue célèbre, de cette rue première, je n'éprouvais ni fierté ni honte. Elle n'avait pas affaire à moi, je n'avais pas affaire à elle. Elle fait partie, aujourd'hui, d'un « Vieux-Montréal » tout neuf, où se promènent les touristes et la jeunesse fêtarde. Je voudrais pouvoir penser qu'elle me parle, qu'elle me dit des

20. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 18.

21. Jean Borie, *Un siècle démodé. Prophètes et réfractaires au XIX^e siècle*, Paris, Payot, 1989, p. 23.

choses agréables ou désagréables. Mais la restauration matérielle ne s'accompagne pas toujours d'une reconnaissance imaginaire.